

24th International Montessori Congress

Paris, France, 2-4 July 2001



LES SAVOIRS NECESSAIRES A L'EDUCATION DU XXè SIECLE

Edgar MORIN

Chers amis, je ne suis pas un enseignant professionnel - mais bon, il m'est arrivé de faire des séminaires, des cours - je suis un chercheur, comme on dit. Et je suis de plus en plus convaincu que le problème central est celui de la réforme de pensée. C'est un problème central parce que, dans nos écoles publiques, on enseigne à séparer les choses, la réalité, en fragments, chacun enfermé et compartimenté dans une discipline - on enseigne pas du tout à relier - et qu'une telle fragmentation fait perdre de vue les problèmes fondamentaux, les problèmes globaux ; et pas seulement des problèmes fondamentaux pour les êtres humains à toutes les époques, mais aussi les problèmes fondamentaux des êtres humains dans notre époque dite de globalité, de globalisation. Repenser l'éducation était pour moi une nécessité impérieuse. Mon projet était de faire un manuel, manuel pour écoliers, enseignants et citoyens - puisque le problème se posait... Il ne s'agit pas seulement d'enseigner aux enfants mais selon une formule célèbre, il faut aussi « ré-éduquer les éducateurs » et c'est le problème pour tous les citoyens.

Ce projet mûrissait lentement, quand le hasard a fait que je sois appelé par le précédent ministre français de l'éducation, à réfléchir sur la réforme des contenus du savoir dans l'enseignement secondaire.

Dans mon esprit, on ne pouvait pas dissocier le problème des contenus du savoir du secondaire de ceux du supérieur, du primaire, mais enfin ! Dans cette brèche, je me suis lancé et j'ai commencé à essayer d'avancer dans une voie modeste, qui était de proposer, de relier les connaissances. Dans ce sens, j'ai pu organiser une série de journées sous cette thématique : « Relier les connaissances », et c'est à partir de cette thématique qu'ont commencé à se préciser, si vous voulez, Les sept savoirs.

Bien-sûr aucune réforme n'est venue dans l'enseignement français - je ne m'y attendais pas, je ne suis pas déçu - mais, grâce à mon livre Les sept savoirs qui est un document publié à l'origine par l'UNESCO, ces idées se sont disséminées et ont commencé à germer notamment en Amérique Latine. Peut-être la réforme viendra-t-elle de l'extérieur de notre vieux continent.

Alors, après ces préliminaires, je veux un peu exposer la nécessité de ces sept savoirs. Ce n'est pas un nouveau découpage de la réalité, ni un nouveau découpage pour faire des programmes ; c'est plutôt une façon de recomposer des fragments de savoir qui sont séparés les uns les autres. En fait, c'est le problème de la connaissance partant d'une question qui est la suivante: qu'est-ce enseigner ? C'est enseigner des connaissances. Mais jamais on n'enseigne ce qu'est la connaissance. Or, le problème de la connaissance c'est le problème de l'erreur, ou encore de l'illusion, qui est un problème extrêmement grave pour chacun d'entre nous, puisque nous savons qu'erreur et illusion peuvent nous conduire à des actes néfastes à la fois pour nous-mêmes et surtout pour autrui. Du reste, quand nous considérons le passé, nous voyons dans le passé un tissu d'erreurs et d'illusions. Nous nous croyons immunisés contre l'erreur. Par exemple, si nous regardons le passé de l'Union Soviétique, nous nous disons : - « Mais tous ces gens, tous ces braves gens qui ont cru que l'Union Soviétique avait résolu les problèmes fondamentaux de l'humanité. Mais quelle illusion ! » Que de désenchantements ! Certains ont eu une nouvelle illusion, celle de penser que la globalisation

économique allait résoudre aussi tous les problèmes humains. Nous ne sommes pas immunisés par le fait que nous ne sommes plus dans les anciennes illusions. Et du reste, je crois que beaucoup des anciennes illusions demeurent.

Alors, pourquoi ? La connaissance est une chose très importante, parce que la liaison entre l'erreur, l'illusion et la connaissance est évidente à partir du moment où nous savons que connaître ce n'est pas percevoir ; ce n'est pas une opération photographique. Quand je vous perçois, je n'ai pas dans ma rétine, dans mon esprit, une photographie de cette salle. Et pourquoi n'est-elle pas photographique ? C'est parce que, bien que mon œil, ma rétine, voient en grand les personnes du premier rang, et en petit les personnes du dernier rang, à aucun moment, mon esprit ne pense que les personnes du dernier rang sont naines, ou minuscules et que les personnes du premier rang sont beaucoup plus grandes. Autrement dit, un phénomène bien connu que l'on appelle « la constance perceptive », reconstitue la taille normale. Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que toute connaissance est aussi une traduction. Les messages qui arrivent à nos yeux - pour prendre le sens visuel - sous forme de stimulus, sous forme de photons (pour parler avec le langage de la physique) y sont traduits, codés, et arrivent, passent par le nerf optique, subissent toute une série de transformations dans notre cerveau et se transforment immédiatement en perceptions.

Donc, nous avons ce problème, qui est d'autant plus grave que nous n'avons aucun mécanisme intérieur dans notre cerveau pour faire la différence entre une hallucination et une perception. La seule façon de faire la différence est effectivement de consulter les autres pour voir s'ils ont les mêmes hallucinations ; et encore, il peut se produire des cas d'hallucination collective. Le problème de toute la connaissance est un problème de traduction et de reconstruction et, si vous voulez, les idées elles-mêmes sont des traductions et des reconstructions. Toute connaissance est une sorte d'échafaudage de traductions et de réceptions, et il est certain qu'il faut que nous soyons extrêmement vigilants et, effectivement, que nous apprenions à vérifier nos perceptions.

Par exemple, personnellement, je rentrais chez moi par une rue que je connais très bien et je fus très surpris de voir sur une façade qui se trouvait au fond de cette rue : « urinoir ». Mais c'est qu'évidemment à ce moment-là, j'avais une certaine envie d'uriner : la véritable inscription était « luminaires ». Donc il est certain que nous avons de fausses perceptions.

D'ailleurs, vous savez ? Les témoins d'un accident de la route font des témoignages tout à fait différents parce que la façon dont ils l'ont perçu est une reconstruction. Ce qui fait que, là aussi, il est certain qu'il faut enseigner, à mon avis, à regarder ses propres regards et ses propres visions.

Je crois que tout ceci est d'autant plus vrai que notre connaissance est imprégnée de l'empreinte culturelle qui vient de la famille, qui vient de l'école, qui vient de notre société, et qui nous fournit des idées qui, pour nous, sont évidentes, une fois pour toutes. Dans toute société, dans toute classe, dans tout groupe, et aussi (il faut le dire) dans l'intelligentia - peut-être surtout dans l'intelligentia - certaines idées semblent évidentes et d'autres sont rejetées comme idées déviantes, folles, absurdes ou mauvaises.

Il n'est pas dit que les idées rejetées comme déviantes pendant un temps soient mauvaises. Il n'était pas dit que la conception égocentrique de Galilée reprise par Copernique était mauvaise. Il n'est pas dit que tout ce qui apparaît comme déviance critique soit mauvaise. Souvent les idées les plus lucides viennent de ceux qui n'ont pas bien imprimé dans leur esprit les dogmes et les normes d'une culture.

Il est évident qu'un travail fondamental de l'éducation est d'apprendre à se distancier de sa propre culture, de la regarder tout en se regardant. Nous avons un excellent exemple dans la culture française qui est Montaigne. Le libre exercice de l'esprit, chez Montaigne, l'amène non seulement à s'examiner avec beaucoup de subtilité, mais aussi à découvrir la relativité des valeurs de sa culture. Vous savez qu'au moment justement, de la conquête tellement sauvage des Amériques, Montaigne ne pensait pas du tout que ce qui relevait de civilisations pré-colombiennes était un tissu d'erreurs et de superstitions. Il pensait que toute civilisation a ses vertus, ses valeurs. Deux marranes christianisés (deux individus dont la famille d'origine juive s'est convertie au

catholicisme, il y en a eu beaucoup en Espagne à la suite des décrets d'Isabel la Catholique) soit : Bartholomé de Las Casas (qui a dit que les Indiens avaient une âme, contrairement à l'avis de la majorité des théologiens espagnols) et Montaigne, étaient en fait deux déviants de la culture officielle occidentale. Deux déviants dont les idées nous semblent aujourd'hui absolument évidentes et normales.

Je crois aussi qu'il faut expliquer ce principe, assez difficile d'ailleurs, qui est celui du paradigme. Il y a plusieurs façons de définir les paradigmes et de façon très banale. Personnellement, j'essaye de donner une définition en partant du sens qu'il a pris dans la linguistique structurale, et j'essaye de l'étendre un peu au domaine de la pensée, des discours et des idées.

Qu'est-ce qu'est un paradigme ? C'est un principe qui contrôle et qui gouverne tous les discours, toutes les idées, toutes les pensées qui sont faites sous son empire, parce qu'il contrôle la logique et détermine les concepts essentiels. Par exemple, si vous prenez les idées de nature et de culture, vous avez trois paradigmes possibles :

- Le premier qui réduit la culture, c'est-à-dire l'humain, au naturel, et aujourd'hui, par exemple, vous avez des socio-biologistes qui essaient de comprendre tous les comportements humains à partir des gènes.

- Le deuxième paradigme essaye de comprendre l'humain en éliminant la nature, l'homme devient uniquement un être spirituel comme si l'esprit – mente, mind - était séparé du corps. Toute l'anthropologie que l'on enseigne à l'heure actuelle dans les universités est une anthropologie qui dissout totalement l'être naturel, biologique, physique, de l'humain.

- A mon avis, un paradigme correct serait celui qui montre à la fois la liaison et la différence entre nature et culture, qui montre qu'effectivement nous sommes des animaux, nous sommes des êtres naturels, mais qu'au cours de l'évolution nous avons acquis quelque chose de plus et de nouveau qui est justement l'esprit, la conscience, la culture, le langage. C'est-à-dire, quelque chose qui nous lie à la nature tout en nous en distinguant.

Un même paradigme peut contrôler des points de vue et des conceptions tout à fait opposés. Par exemple, prenez le paradigme cartésien ; un principe qui règne toujours dans le monde occidental et qui consiste à disjoindre d'un côté l'esprit, la conscience, le sujet - qui relève donc de la philosophie mais aussi de la métaphysique (Descartes parlait d'ego cogitens), et de l'autre côté, le monde de la matière, des choses, qui lui, relève de la science (Descartes parlait de la res extensa). Autrement dit quand les métaphysiciens méprisent la science et que les scientifiques méprisent la métaphysique suivant le même principe, ils deviennent incapables de se comprendre, chacun étant dans un royaume absolument privilégié.

Alors vous savez, il faut prendre conscience des paradigmes qui contrôlent nos pensées. Dans notre civilisation, nous sommes contrôlés par ce que j'appellerai un paradigme de disjonction qui nous contraint toujours à séparer et à analyser (il est très utile d'analyser, mais cela nous rend incapables de relier) et par un paradigme de réduction qui explique tout, qui explique les choses complexes par les éléments simples par lesquels elles sont constituées. C'est un problème fondamental.

Un autre problème se pose inhérent à l'erreur, l'illusion et la connaissance : nous ne sommes pas seulement des êtres qui possèdent des idées pour s'en servir comme instruments, mais nous pouvons aussi être possédés par les idées, comme on peut être possédé par des dieux. Ce qui m'a beaucoup frappé quand j'ai assisté à des rites de candomblé au Brésil, c'est le moment où on appelle les orixa (esprits, génies, saints). Ces entités, ces divinités, prennent possession d'une personne dont la bouche brusquement va exprimer la voix de la orixa qui la possède. Vous savez qu'il y a d'innombrables cultes de possession. Mais même dans une religion où il n'y a pas ce culte, le croyant obéit aux exigences de son dieu

(en général, les dieux sont terribles) et puis, il essaye de demander quelques services, quelques bienveillances ; mais le dieu fait comme il lui plaît.

Or, à travers la laïcisation de notre monde, certaines idées ont été divinisées et nous sommes capables de tuer ou de mourir pour une idée car nous avons une relation extrêmement barbare et incontrôlée avec les idées. J'ai consacré un livre aux idées, leur vie, leurs moeurs, leur habitat, pour exprimer ce phénomène et pour essayer de connaître ce monde des idées qui nous semble purement instrumental, parce qu'il nous contrôle sans que nous nous en rendions compte. (Les idées)

Lénine disait : « Les faits sont têtus. ». Mais il ne se rendait pas compte, lui, idéologue, que l'idée est encore plus têtue que les faits et qu'une idée peut détruire un certain nombre de faits et les faire taire. D'ailleurs, c'est bien simple, les idées de Lénine ont apparemment détruit une couche dirigeante, ont refoulé la religion et ont détruit le mythe du Tsar. Que voyons-nous aujourd'hui ? Les faits qui ont été éliminés ressortent après soixante-dix ans, quatre-vingts ans. J'étais très surpris de voir tous ces livres russes sur : le Tsar martyr, le Saint Tsar qui fut assassiné en 1917.

Nous devons apprendre, bien entendu, que la vigilance permanente à l'égard des idées, des erreurs et des illusions, ne suffit pas à la connaissance, et qu'il n'y a jamais de certitude absolue, jamais de garantie absolue.

Il y a un autre problème, pour moi c'est le deuxième savoir, qui est celui de la connaissance pertinente. Que veut dire la connaissance pertinente ? Cela veut dire que la connaissance n'est pas meilleure quand elle dispose d'une très grande quantité d'informations. Elle n'est pas plus vraie quand elle dispose d'une extraordinaire sophistication mathématique. Le poète Eliot l'a dit d'une façon très claire : « Quelle est la connaissance que nous perdons dans l'information et quelle est la sagesse que nous perdons dans la connaissance ? » Car il n'y a pas accroissement de la connaissance par l'information, ni accroissement de la sagesse, de l'art de vivre avec l'accroissement des connaissances. La connaissance pertinente est pertinente dans son aptitude à mettre en contexte. D'ailleurs nous-mêmes nous le savons ; quand nous essayons de traduire un texte d'une langue étrangère et que nous voyons des mots. Si nous regardons dans le dictionnaire nous voyons que les mots importants sont extrêmement poli-sémiques et peuvent avoir cinq ou six significations différentes. Comment essayons-nous de traduire la phrase ? Bien entendu, si nous avons le sens général du texte, nous sommes aidés. Si nous avons, en plus, le sens du paragraphe où se trouve cette phrase, nous sommes encore plus aidés. Mais comment travaille notre esprit ? Notre esprit fait un va-et-vient d'un sens global à un sens partiel ; il précise le sens du mot à partir du sens global, et re-précise le sens global à partir du mot. Et ainsi, nous avançons par une sorte de navette. Nous devons situer un élément, une information, dans leur contexte, dans la mesure où nous sommes capables de situer les événements dans quelque chose de plus large. Prenons l'exemple de la Macédoine, le contexte, la question, n'est pas seulement qu'il y a des albanais musulmans en Macédoine et des slaves chrétiens orthodoxes, ou que la proportion est d'un tiers pour les musulmans, deux tiers pour les autres, mais : « Pourquoi se trouvent-ils là ? » Pourquoi cette Macédoine, dernière héritière de la Yougoslavie disloquée, se trouve-t-elle dans cette crise ? Il faut remonter à la crise du communisme, à la crise yougoslave, à la crise de l'Empire Ottoman ; car que s'est-il passé ? C'est la dislocation finale d'un empire, commencée en 1918, qui continue. Donc si vous voulez contextualiser les Balkans, le contexte humain, le contexte écologique ; tous les contextes sont absolument nécessaires.

Prenez l'exemple maintenant du barrage d'Hassouan qui a été une des très belles réalisations techniques de l'Egypte à l'époque de Nasser, dont la fonction était évidente : donner de l'énergie à la nation égyptienne et réguler le cours d'un fleuve capricieux. Les calculs ont été très bons, seulement les techniciens ont oublié un fait : le barrage retenait une partie des limons qui fertilisait la vallée du Nil et il a retenu aussi une partie des poissons qui servait de nourriture à ses riverains, condamnant à la pauvreté et à la famine toute une partie des paysans qui ont émigré dans des mégapoles comme le Caire et Alexandrie . Aujourd'hui la pression des limons est telle, que le barrage se trouve menacé. Alors, que fallait-il faire ? Bien-sûr, je ne sais pas. Je ne suis pas un expert, mais il est évident que ce sont des travaux qui ont entraîné d'autres nuisances : un afflux de population vers les villes, difficile à gérer. Vous voyez l'importance de tenir compte du contexte ? Le problème est un problème de culture ; il faut contextualiser. L'enseignement par disciplines

fermées atrophie l'aptitude naturelle de l'esprit à contextualiser. Vous le savez bien, vous autres enseignants, s'il y a une aptitude naturelle de l'esprit chez l'enfant, c'est bien celle de se situer dans le contexte. Par contre, on lui enseigne à dé-contextualiser.

A l'heure actuelle notre monde se réduit à l'économie, à la politique, des domaines exclusivement d'experts, et qui dit expert dit connaissance parcellaire. L'économie est séparée des autres sciences humaines, alors que même dans ce domaine, entrent les passions, les rumeurs et même les paniques - il y eut de fameuses paniques boursières - et c'est une science uniquement fondée sur le calcul. Comme vous le savez, le calcul ne peut pas appréhender tout ce qui est chair, tout ce qui est passion, tout ce qui est amour, tout ce qui est souffrance, c'est-à-dire, tout ce qui fait notre vie. Il est donc important d'enseigner toujours le contexte, et surtout d'intégrer les parties en un TOUT puisque, je ne cesse de le répéter, la planète nous pose des problèmes de plus en plus transversaux et globaux. Nous savons aussi que dans la relation entre une partie et le tout, non seulement le tout surdétermine la partie, mais aussi la partie peut influencer sur le tout, c'est-à-dire en déterminant un nouveau processus

Le troisième point est la condition humaine, ou l'identité humaine.

Il est étonnant que ce sujet qui nous tient le plus à coeur, qui nous est le plus proche, soit complètement morcelé. Le sujet est désintégré. L'homme biologique est dans la biologie, l'homme psychique est dans la psychologie, les sciences humaines elles-mêmes sont compartimentées et séparées, et notre identité est totalement occultée. Il y a aussi un problème de paradigme, de principe, parce que comme vous le savez, nous avons deux catégories de types de pensée :

- Il y a la pensée réductrice pour qui toutes les différences entre les humains sont secondaires et pour qui l'unité est importante. Alors on arrive à l'unité humaine, ce qui est vrai. Elle est anatomique, génétique, physiologique, mais elle est abstraite.

- Ou bien on ne voit que les diversités ; les diversités de cultures, les diversités de croyances, mais on perd de vue l'unité humaine. Plus encore, on perd de vue que l'unité humaine est elle-même un principe de diversité. Par exemple regardez, nous disons : « la culture », mais la culture n'existe qu'à travers les cultures, qui sont singulières. On dit : « le langage humain », mais le langage humain personne ne l'a vu tout nu. On le connaît à travers les langages des différents peuples, des différentes nations. La musique existe à travers les musiques.

Autrement dit, le problème de fond est de penser à la fois l'un et le multiple, mais aussi de faire converger ce qui est dans nos deux cultures : la culture scientifique et la culture humaniste, tout ce qui concerne l'humain. Parce qu'il est certain que le cosmos, la cosmologie actuelle, nous indique la situation de la planète Terre, c'est-à-dire de nous-mêmes dans le cosmos. Situation, évidemment, extrêmement marginale, mais qui doit justement nous faire prendre conscience de notre communauté, de notre habitat, ce petit habitat qui est cette planète.

Les sciences de la terre également nous font prendre conscience du lien entre les différentes sciences. Aujourd'hui, il y a même une conception qu'on peut appeler géo-biologique, défendue par le Professeur Vesbroek, professeur hollandais, qui part d'un fait évident : l'oxygène, qui est un élément chimique est un élément chimique issu du monde végétal : les plantes ont rejeté l'oxygène. Le calcaire, qui est un élément minéral, est un élément issu des fossiles accumulés, d'animaux marins, de coquillages. Autrement dit, notre planète est une entité à la fois physique, chimique et biologique dans laquelle s'est développée la biosphère dont nous faisons partie. Bien entendu, la biologie même, montre non seulement notre hérédité animale, mais aujourd'hui la pré-histoire humaine nous montre que le cheminement de sociétés anthropoïdes à l'homo sapiens est un cheminement qui a pris de sept à huit millions d'années. Toute une histoire qui nous fait comprendre à la fois notre enracinement dans le monde animal et la façon dont nous nous déracinons du lieu d'où nous émergeons. Au-delà, il faudrait être capable de relier. Prenez l'exemple de la sociologie. À l'université, c'est une science coupée de l'histoire alors qu'on ne voit pas de société hors d'une histoire. Elle est aussi coupée de la psychologie ce qui fait qu'il règne un sociologisme où les êtres humains ne sont plus que des pantins, des marionnettes, qui sont situés

dans des cases et qui obéissent aveuglement, avec un seul dieu, le sociologue, qui sait tout, qui sait la vérité des êtres humains, lesquels sont des ignorants, et qui ignore justement, de quoi est fait l'être humain. Vous avez donc ce morcellement.

L'être humain est un être trinitaire : individu, société, espèce. Si vous voulez c'est un être qui se présente comme individu, comme aspect d'une société, et comme moment d'une espèce : l'espèce humaine. Non seulement les trois parties de cette trinité sont inséparables comme dans la trinité théologique, mais chacune est incluse dans l'autre, et chacune génère l'autre. Pourquoi ? Parce qu'évidemment, l'individu est inclus dans la société, mais les individus modifient la société, les interactions entre individus font que la société existe. Supposez qu'une bombe à neutrons, très propre, détruise tous les habitants de France, il y aurait encore le Parlement, le siège du gouvernement. Mais il n'y aurait plus de France, plus de société.

Les individus sont le produit de la société, mais la société elle-même, avec sa culture, rétro-agit sur l'individu et lui permet de s'accomplir en tant qu'individu humain doté de culture. Vous avez donc une boucle individu/société, c'est-à-dire : la société est dans l'individu lequel est dans la société, puisque nous avons en nous la culture.

De même pour l'espèce : nous sommes le produit d'une espèce, d'un processus de reproduction mais s'il n'y a pas deux individus de sexes différents le processus s'arrête. Vous me direz que bientôt il n'y aura plus besoin de deux individus et qu'il y aura des procédés techniques plus perfectionnés (peut-être on ne sera plus humains) mais enfin, pour l'instant, nous en sommes encore là. Nous avons donc cette trinité : individu/société/espèce que l'on ne peut absolument pas réduire. J'ajoute qu'il ne suffit pas de parler de sciences humaines mais il faut considérer la littérature et la poésie comme des sources de connaissances extrêmement pertinentes et profondes. Pourquoi ? Parce que notamment dans les romans, nous voyons des individus qui sont des « sujets humains ». C'est-à-dire sujets à des sentiments, à des passions, ayant leur individualité, en relation avec autrui, ayant des amours, ayant des haines et situés dans une société, dans une histoire. Autrement dit, nous avons, à travers la littérature, la connaissance concrète des humains. Les grands romanciers tels que Dostoïevsky ou Proust, nous enseignent la complexité humaine ; ils nous enseignent qu'il y a plusieurs êtres dans un même individu. Swann, héros de Proust, dit une phrase merveilleuse à la fin d'Un amour pour Swann. Il a été amoureux pendant des années d'une femme qui s'appelait Odette et a souffert pour elle la jalousie, le martyre, l'obsession ; quand il est « désintoxiqué » de cet amour, il dit : - « Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir, que j'ai eu mon plus grand amour, pour une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre ». Vous vous rendez compte comme la littérature nous révèle cette multiplicité interne ? Par ailleurs, je pense que la poésie est une initiation à la qualité poétique de la vie. Je pense, de plus en plus, que la vie peut être considérée comme la « complémentarité antagoniste » : la prose et la poésie.

La prose de la vie, c'est ce que nous faisons et qui nous ennuie, ce que nous sommes obligés de faire, que nous faisons peut-être pour gagner notre vie, par conformisme.

La poésie de la vie c'est tout ce qui nous donne émotion, plaisir, gaieté, joie ; c'est l'amour, c'est la fête, c'est la communion.

Il est évident que dans une époque où la prose surtout est très envahissante, la poésie essaye de se défendre. D'ailleurs il y a eu récemment en France, un problème qui, à mon avis, est symbolique : un ministre a voulu contrôler étroitement ce que l'on appelle les « rave parties », fêtes dans des endroits déserts, auxquelles vont des jeunes gens, pour se livrer à des danses et où ils trouvent une communion quasi extatique. Il y a eu des protestations, parce que c'était la volonté de la prose de contrôler une sphère poétique autonome - qui comporte des périls, bien entendu, mais dans le fond ce sont des périls qui existent dans la société. La poésie vécue est quelque chose qu'il faut enseigner, cet Art de vivre. Survivre n'est pas vivre, survivre c'est pouvoir continuer à exister. Vivre c'est vivre la plénitude de la vie.

Du point de vue de l'humain, il faut aborder la conception d'homo sapiens, qui est latérale ; il n'y a pas de frontières entre homo sapiens et homo demens, les raisonnables et les fous. Un excès de vie

raisonnable est complètement fou. L'homme est homo faber, bien-sûr, il est technicien, et en même temps il est homo ludens comme a dit Westbrook : il aime le jeu. Ce n'est pas seulement les enfants qui jouent. La part de l'économie de jeux dans une société comme la France est absolument énorme. Il y a les jeux de courses, les jeux qu'on va voir, les jeux de football ; il y a les loteries, les jeux de cartes.

L'homme n'est pas seulement que l'homo economicus, cette invention du 21ème siècle, mu seulement par l'intérêt. C'est aussi un homo mythologicus, qui vit pour la mythologie et pour le mythe. Il y a des sociétés qui ont consacré la totalité de leurs ressources à construire la maison de leurs morts, leurs tombes, plutôt que de vivre une vie de vivant. La part de la mythologie est importante, l'être humain n'est pas seulement prosaïque, il est également poétique. Vous savez, Hölderlin disait poétiquement « L'homme habite la terre ». Ce n'est pas tout à fait vrai. On pourrait dire : « L'homme habite la terre prosaïquement et poétiquement ».

Le point quatre, qui est capital, est la compréhension humaine. Comment peut-on songer à se comprendre entre gens de cultures différentes, de nationalités différentes, de religions différentes alors qu'on arrive de moins en moins à se comprendre dans une même communauté, dans une même famille ? Que les malentendus entre pères/fils, pères/filles, mères/fils, mères/filles, entre gens qui travaillent dans un même bureau ou dans une même université, peuvent être énormes ? Comment aborder cette difficulté de se comprendre ? Nous savons qu'il y a des phénomènes d'égoïsme - ce que les Anglais appellent « self-deception » - qui empêchent la compréhension humaine, et aussi, que pour connaître un humain il ne suffit pas seulement de l'expliquer comme un objet et dire qu'il mesure 1m75, pèse 72 kilos et a les yeux gris. Que connaissez vous de cet homme ? Comprendre un homme est aussi un acte subjectif, intersubjectif. Un acte qui nous permet de sentir l'homme comme sujet. Par exemple pour comprendre quelqu'un qui pleure on ne dit pas : « Ah ! Je vais prélever trois gouttes de vos larmes ; je vais les examiner au microscope et je vais savoir quel est le degré de salinité qu'elles contiennent et aussi les constituants chimiques ». Il est évident que comprendre, c'est participer à un chagrin, à une douleur et que la compréhension nécessite une certaine empathie, une certaine sympathie. Je crois que la carence de compréhension est une chose tellement grave ! La compréhension est une des choses fondamentales que l'on peut très bien enseigner aux enfants parce que l'incompréhension se manifeste dès qu'il y a une dispute, dès qu'il y a une compétition. Il faudrait aussi montrer comment au cours d'une dispute, il se crée un cercle vicieux : l'injure de l'un suscite l'injure encore plus grave de l'autre et à la fin on dit : « c'est lui qui a commencé ». Vous savez, tout ceci peut être développé et nous devons comprendre que réduire autrui à un seul trait, c'est oublier toute une partie de cette personne. C'est ce que disait Hegel et qui est très, très juste : « Quand vous réduisez l'être qui a commis un crime en l'appelant criminel, vous oubliez tous les autres aspects de sa personnalité ». Quand nous disons : « C'est un salaud, c'est un dégueulasse. », nous réduisons effectivement l'individu auquel nous pensons à cet aspect qui est peut-être très exagéré. Voici donc le point de la compréhension.

Le cinquième point est : affronter l'incertitude. Il faut savoir affronter l'incertitude, parce que l'enseignement donne des certitudes. Justement, nous avons vu que dans les sciences physiques, l'incertitude est entrée et que ce sont des sciences qui réussissent à traiter l'incertitude par différents moyens techniques ; mais l'incertitude est dans l'histoire humaine. Aujourd'hui, fort heureusement, personne ne peut plus rien dire sur ce qui va se passer le mois prochain ou l'année prochaine. Nous avons abandonné tout déterminisme mécaniste de l'évolution historique. Nous savons même que dans l'histoire de la vie, il y a eu des catastrophes formidables comme celles qui ont produit l'extinction des dinosaures ; il y a eu des effondrements de civilisation provoqués par les conquistadores : quelques bonshommes à cheval avec des fusils ont détruit un gigantesque empire en prenant dans un piège le grand chef Inca. Il y a des bifurcations historiques.

Autrement dit, le vrai problème, c'est d'affronter. Alors, bien sûr, il y a des façons d'affronter. C'est bien d'avoir des petits grigris, des petits fétiches, cela aide ; c'est bien aussi de consulter son

horoscope astrologique, ou une voyante, parce que quand on vous prédit le futur, vous avez à ce moment-là une impression de sécurité, et en même temps, vous avez le sentiment d'être protégé pas mal. Mais enfin, cela ne suffit pas, ce n'est pas cela qui est important. L'important, c'est la capacité d'affronter l'incertitude en elle-même, c'est s'attendre à l'inattendu. C'est Euripide qui, à la fin de trois de ses tragédies, (il a répété à peu près mot pour mot) disait : « Ce n'est pas l'attendu qui arrive ; un dieu malin fait arriver l'inattendu. » Cette leçon, qui est vieille de plus de 2500 ans, nous devons la réapprendre aujourd'hui avec toute la connaissance. L'aventure humaine est toujours inconnue, du reste, elle a toujours été inconnue...L'important est d'être conscient des paris que nous faisons dans l'action. C'est d'être conscient des dérives que notre action peut faire par rapport à nos intentions, et c'est la nécessité de savoir user de stratégies, parce que la stratégie, à la différence du programme, c'est l'art d'intégrer et de traiter l'incertain et le hasard.

Le sixième point, je vous le dis simplement, comme ça, comme on lit la première page d'un catalogue : c'est l'ère planétaire.

Aujourd'hui, on parle beaucoup de mondialisation, de globalisation, mais en réalité tout a commencé au 16ème siècle, effectivement, avec la conquête des Amériques, avec les voyages autour du globe. La première unification du monde a été microbienne : tous les microbes de l'Occident se sont rués sur les malheureuses populations indiennes. On a reçu en échange celui de la syphilis ; celui-là est allé très vite et en quelques années, il est arrivé d'Espagne à Shangai, par la route de la soie. Les échanges, vous savez ; notre maïs, nos pommes de terre, nos tomates, et bien, cela vient d'Amérique où nous avons introduit le blé, le cheval, etc.

Mais, cette ère planétaire, ce n'est pas seulement des échanges heureux, c'est aussi la domination, l'oppression, la colonisation. Ce phénomène, il faut l'introduire dans l'histoire avec l'idée, très importante, je crois, que l'Europe occidentale, qui a dominé le monde jusqu'au début du 20ème siècle, apporté le pire, ressuscité l'esclavage et la domination ; l'Occident, dans un sens plus large qui continue à dominer le monde, a apporté les germes qui étaient les antidotes à cette domination et qui ont permis aux peuples asservis et colonisés de s'en servir pour s'émanciper. Effectivement, je vous citais Montaigne et Bartolomeo de Las Casas, je peux vous citer Montesquieu et les Lettres Persanes, c'est-à-dire le regard critique sur la France, enfin, sur l'Occident. Mais les idées des Droits de l'Homme, les idées du Droit des Nations, les idées de démocratie, ce sont des idées qui, quand elles se mondialisent, deviennent les antidotes à la mondialisation actuelle, qui est l'hégémonie purement et simplement du calcul économique et du profit.

Autrement dit, nous sommes aujourd'hui dans une époque d'une double mondialisation ou d'une mondialisation à deux hélices :

- une hélice qui était celle de la domination, et qui continue de l'être, mais qui est celle du profit
- l'autre hélice qui est celle de l'émancipation, des droits, des libertés et qui tend vers une terre, qui soit une terre patrie, une terre de communauté et de fraternité.

Nous ne savons pas qui l'emportera, évidemment. Mais je crois que c'est important de poser le fait que, désormais, tous les humains ont des problèmes communs, vivent une communauté de destin, ont les mêmes problèmes de vie et de mort.

Alors le septième point, c'est ce que je pourrais appeler l'anthropoétique qui était implicite dans ce que je vous disais sur cette trinité humaine, puisque nous sommes individus, fragments d'une espèce et fragments d'une société.

Nous avons donc trois devoirs spontanés : des devoirs à l'égard de nous-mêmes ; de notre propre honneur ; et de notre bella figura - comme on dirait en italien - le respect de nous-mêmes. Nous avons aussi des devoirs à l'égard d'une société, d'autant plus si nous sommes citoyens, c'est-à-dire que nous sommes dans un système où les contrôlés doivent contrôler leurs contrôleurs, c'est-à-dire

où nous devons prendre des responsabilités, puisque nous devons être responsables. Nous avons donc des devoirs pour pouvoir jouir de nos droits. Et nous avons aujourd'hui des devoirs à l'égard de l'humanité dans son entier, d'autant plus que maintenant elle est à l'intérieur du même système global qui est la planète terre.

Nous devons donc développer à la fois nos autonomies personnelles, nos responsabilités personnelles, nos participations sociales et notre participation au genre humain. Je crois que je peux terminer sur cette idée, en vous remerciant de votre patience.